



Taja
Kramberger

6 poèmes

© Taja Kramberger

6 poèmes

1. LA LIBERTÉ DES TYRANS
2. RESTER LA SOURCE DE L'HUMAIN
3. TOUS LES DÉFUNTS ONT LEUR NOM
4. POINT DE MOTS
5. LES YEUX FROIDS DES RUES DÉSSERTÉES
6. MOBILISATION POUR LA VIE

LA LIBERTÉ DES TYRANS

I.

Arracher l'homme
à ses bien-aimés :
lui ôter les coordonnées
d'où il combat la spirale de tramontane
et l'invasion
soudaine de la bêtise.

L'écorcher vivant jusqu'aux os,
s'accaparer de son
suc vital, du legs,
se faire attribuer ses reliques.

Auparavant, tant qu'il est vivant,
le rouler dans la boue,
susciter la catalepsie générale
pour faire s'évanouir l'intrépidité du prononcé
et dissimuler la signification de l'entendu.

Le faire brûler sur le bûcher académique
accompagné par le rire creux des mannequins mécaniques
questionnant les étudiants
en leur imputant ses
propres fantasmes malsains.

Se mettre un plaid blanc
après l'autodafé,
et avec un sourire maîtrisé
annoncer un commencement nouveau,
mieux et plus beau.

Par le corps on peut faire tout.
Par la raison et l'esprit
on peut faire tout.

Si seulement on en dispose.

II.

Arracher l'esprit d'un homme
de son corps :
interdire ses livres,
présenter ses pensées comme les projectiles
cérébraux dangereux, leur
coller le stigma paranoïaque.

Découper son œuvre qu'il ait extrait
de lui-même péniblement, cracher sur lui,
pour qu'il ne reste derrière lui que
quelques empreintes de pied confuses dans la neige.

Fouler aux pieds aussi celles-ci !

Effacer ses acquis,
pour qu'il n'en reste aucun appui,
aucune preuve, même absente,
de son existence.

Aucun appui pour la pensée inquiète
de n'importe qui voudrait encore, dans ces recoins,
créer ou vivre.

La liberté des tyrans est devant la notre.
Là où nous qui aimons la liberté s'attendons
du rire et du cri de la vie,
même la mort recoule silencieusement devant elle.

Rester la source de la lumière
même quand on s'efforce de te briser de toute façon,
et avoir la force du solvant diluant leurs
paroles pesantes pour les sortir des fers de la liberté
dans l'eau édulcorée de la décence coercitive.

Rester la source de la lumière
même quand on veut te dévorer,
et avoir la force du roentgen grâce auquel
on regarde directement dans la vessie natatoire des piranhas
et connaît leurs mouvements futurs avec les courants aquatiques.

Rester la source de la lumière
même quand les ombres ténébreuses
dans le faisceau nocturne dissimulé s'efforcent de t'anéantir, quand
toutes les vaches dans la partie gauche de l'étable
sont également noires comme celles dans la vacherie droite.

Et il se peut que noires sont aussi celles d'entre deux
qui braconnent les mèches dans nos
œuvres fraîchement déprisées
pour accomplir, de façon intéressée, leur ascension vers la lumière.

Rester une brèche à peine sensible dans une pièce suffocante,
un mince afflux d'énergie, un effleurement de l'humain.

TOUS LES DÉFUNTS ONT LEUR NOM

Tous les défunts ont leur nom,
ce ne sont que ceux des vivants qui posent le problème.
Certains sont non-prononçables
sans bégayement et branlement de tête,
certains sont impossibles à prononcer
sauf par allusions,
et certains autres, notamment ceux des femmes,
sont interdits dans ces endroits-ci.

Tous les défunts ont leur nom
gravé dans la pierre,
imprimé dans l'avis mortuaire ou dans le registre ;
or, quant à mon nom, il est nécessaire
de le saper, salir dans les intervalles
de quelques ans, de le remplacer par un autre.

Il y dix ans qu'un
haut dignitaire d'un parti m'a menacé :
Restez la poète tant qu'il est encore temps.

Tant qu'il est encore temps ?
Le temps pour quoi ?

Je devins aussi une scientifique
et éditrice et organisatrice et
traductrice et militante et
enseignante universitaire.
Tout ce qui est insupportable,
les escalades des vieux bornes
de parcelles dessinés par
les doigts sales
des fratries.

Je ventille toutes les pièces,
je laisse échapper tous les ratings,
je dégage toutes les soupapes.

Et on me met sur la glace comme
des morts. Mais tous les défunts ont leur nom.

Point de mots

à propos desquels règne une demande de masse,
mais ceux-là qui furent cautérisés, piétinés,
ceux-là qui manquent comme manque une baie de raisin
grignotés prématurément
sans ce que personne s'en rende compte.

Point de gestes

pris des prêtres emboîtés
par les fidèles,
mais ceux-là que le corps apprend difficilement,
pour survivre,
et qu'il ne puisse pas transmettre à un autre corps.

Point d'odeur

de l'encens ou de la nostalgie épanouie
qui nous assoupissent ou nous bercent dans une léthargie de soie
mais celui-là qui nous réveille, celui qui,
soudainement, s'enfonce dans les ouvertures du corps
en y revivifiant tous les sens.

Point de poésie

qui glisse sur la plate-forme de l'histoire littéraire, couverte de glace,
mais celle-là dont l'odeur hardi
est capable de faire bouger
les pivots des gestes et des mots.

LES YEUX FROIDS DES RUES DÉSSERTÉES

Les yeux froids
des rues désertées

Les yeux froids
de l'érudition calcifiée

Les yeux froids
de la familiarité gluante

Les yeux froids
de la liberté dosée

Les yeux froids
d'acier
du fusil à deux coups
visant
l'homme

La paume
maternelle chaleureuse
posée
sur le front
de l'enfant

MOBILISATION POUR LA VIE (Ile partie d'une poème plus longue "MOBILISATIONS")

C'est un renégat excentrique, un athée
qui se réfugie dans l'agronomie,
Goethe et le dressage des enfants. Et que la vie
le ballotte de-ci, de-là, sur un champ de mines
comme un cavalier d'échecs désarçonné. Qui peint
la lettre L : *Lehrling*, mais n'utilise pas
les premières vitesses et ne freine jamais.
Qui lit *La nourriture des cochons*, les pieds dans un bain frais - pour
affûter la concentration -
et qui espère trouver un refuge dans les livres de botanique,
le sol sous ses pieds,
mais ne parvient pas à trouver une feuille de pas-d'âne
assez grande pour couvrir son ombre.

Qui apporta à ma mère pour le premier rendez-vous un bouquet
composé de deux louches et repartait immédiatement
à 800 kilomètres de là. Une fois sur le terrain,
humilié et capricieux, il
changea à nouveau le parcours du fou,
le ramenant en arrière vers la reine ;
celle qui peut bouger sans peine
dans toutes les directions, parfois simplement en biais
sans vraiment bouger, vers elle
portant en elle
le mouvement de tous les autres, tout en veillant sur eux.

Et moi : le résultat d'un vote familial
en février 1970 : personne n'a mis son veto et l'embryon
est librement devenu moi,
pour que je puisse aujourd'hui tranquillement regarder mon chemin,
une piste, déjà plus longue que la vie, pour que je puisse
voir ta vie
devant moi, bien plus longue que le chemin.

Ainsi mon père introduit
son herbier inachevé en moi,
pour que mes pensées s'entassent entre
les piles de livres comme des fleurs aplaties

jusqu'à ce que, dans ma première collection,
toute cette érudition végétale explose
et toutes les feuilles bien en ordre
pouvaient à nouveau occuper
leur espace d'origine.

A présent devant moi :
un désert des fleurs, des mots, souples et tout frais,
qui se concentre ou s'étend à mes ordres
comme l'univers. Que dois-je
faire d'eux, ici,
dans cet endroit dénaturé,
à sang froid ?

Et à présent devant mes yeux : une vaste
pampa informe
de *vulpie queue-de-rat*, *Vulpia myuros*,
couverte d'une progéniture jalouse
d'amphibiens.

Ton courant alternatif, diphasé,
et les 1200 pages de notes frénétiques,
jaillissant avec la force
d'un torrent. Un fardeau
tourbillonnant que tu as chargé
sur nos épaules d'enfants, comme
une guerre égoïstement étend ses corps
et sa mémoire sanglante
en un anneau mythique, impénétrable et
l'enterre pour les générations futures
parmi les pages du livre de la Terre, un vaste
livre cartonné inédit
sans correction et
sans éditeur.

Dieu était-il caché parmi les pois chiches,
les graines de tournesol et les carottes,
dans la bouche de prisonniers dystrophiques
rentrant chez eux ?

Dieu était-il caché dans les tympans sourds des pistolets
 que la Gestapo pointait sur toi à Vienne,
 tandis que vous *les gars* vous pelletiez
 du sable entre les traverses de chemin de fer ?

Dieu était-il caché à Iaroslav, dans ce camp d'internement
 de la Première Guerre mondiale, entre les dents des rats qui,
 trotinant parmi les prisonniers, étonnamment,
 ne les mordaient pas ?

Le Dieu de ta Mère ou ton non-Dieu ?
 Tous deux annoncés
 en lettres capitales,
 tous deux, dans un moment de détresse, invoqués dans le noir
 sans une réponse,
 tous deux engourdis et frêles
 comme accroupissement dans un tonneau fermé
 de *Mohojeva bolota*.

Ce n'était ni le front russe ni la faim, ni le vin,
 ni tes études, non -

*nothing matters but the quality
 of the affection -
 in the end - that has carved the trace in mind
 dove sta memoria -*

c'était ma mère qui mobilisait
 mon père pour la vie,
 l'amour doux et ferme
 du nom de
 Zorka.